

rick
bass

la décimation

Christian Bourgois éditeur



LA DÉCIMATION

*du même auteur
chez le même éditeur*

LE CIEL, LES ÉTOILES, LE MONDE SAUVAGE
COLTER
DANS LES MONTS LOYAUTÉ
L'ERMITE
LE GUET
LÀ OÙ SE TROUVAIT LA MER
OIL NOTES
PLATTE RIVER

*du même auteur
dans la collection « Titres »*

PLATTE RIVER

RICK BASS

LA DÉCIMATION

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne WICKE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :
The Diezmo

© Rick Bass, 2005
© Christian Bourgois éditeur, 2007
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-01878-3

Pour Elizabeth, Mary Katherine et Lowry

Le départ

J'étais aussi follement avide de gloire que chacun de mes compagnons. Mais, assez vite, nous vîmes tous les choses autrement, car nous avons abandonné ces rêves de gloire et ne nous battions plus que pour gagner. Puis, tout aussi rapidement, nous n'avons plus pensé à rien d'autre qu'à un grand verre d'eau fraîche ; enfin, avant même que tout fût terminé, nous ne désirions plus qu'une seule chose, rentrer au pays.

Quelle était la part de la haine, quelle était celle de l'amour ? Dans notre expédition, les deux étaient également présents. Nos commandants, Thomas Jefferson Green (qui fut ainsi nommé en l'honneur de son grand-oncle de Virginie) et le capitaine William S. Fisher, furent dès le départ enclins à tresser les deux ensemble, l'amour et la haine, de façon à pouvoir, au bout du compte, nous posséder totalement. Nous devînmes une sorte de corde, qu'ils maintenaient enroulée sur elle-même, avant de l'utiliser pour servir leurs propres buts – Thomas Jefferson Green étant à la poursuite de l'amour, à mon avis, tandis que Fisher était tout entier attaché à l'assou-

vissement de sa haine. C'est un miracle si certains d'entre nous s'en sont sortis vivants, et même si je n'avais que seize ans lorsqu'ils sont arrivés chez nous à cheval, cherchant à recruter des volontaires, je ne les tiens pas pour responsables de ce qui fut mon libre choix. Ils ne faisaient que passer : l'un invoquant le patriotisme, l'autre la vengeance. À eux deux, ils convainquirent les quelques-uns d'entre nous qui n'avaient pas encore été emportés par l'une ou l'autre de ces deux émotions.

L'objectif de notre milice, nous apprit Fisher, devait être de pourchasser une bande d'infidèles, des ressortissants mexicains, qui venaient de traverser la nouvelle frontière du Texas et avaient organisé une attaque contre San Antonio. Les combats ne manqueraient pas, nous avait-il assuré, il y en aurait plus que tout ce que nous pourrions souhaiter. La gloire se trouvait encore hors de notre portée, nous avait-il dit, mais à peine. Tout ce que nous avons à faire, c'était de nous lancer à sa poursuite, nous avait-il promis, et elle nous serait accordée.

Trop jeunes pour nous être battus à fort Alamo, mon ami James Shepherd et moi-même pensions avoir définitivement manqué l'occasion de faire la guerre. Nous pensions qu'avec la victoire de San Jacinto, moins d'un mois après la chute de fort Alamo, une écœurante période de paix et de douceur molle s'était abattue sur le pays et, avec elle, un déluge de faiblesse. Nous pensions que notre virilité ne serait jamais mise à l'épreuve.

Thomas Jefferson Green, comme celui dont il portait le nom, était amoureux de sa nouvelle patrie et du potentiel de la nouvelle république – il avait

des ambitions politiques et on disait qu'il n'était plus qu'à une guerre d'une victoire certaine aux élections, qu'il serait un jour, peut-être, aussi populaire que le général Houston en personne, tandis que Fisher ne songeait qu'à blesser, à mutiler, et à détruire.

Ma ville natale de LaGrange avait une connaissance de première main de ces sentiments-là. L'un des enfants du pays, le capitaine Nicholas Dawson, s'était précipité pour défendre San Antonio contre une des invasions du général Woll. Il était insupportable à tous les Texans que le Mexique revienne à la charge : six ans plus tôt le Mexique avait cédé la moitié de son territoire – l'ensemble du Texas – après la victoire chèrement gagnée de Santa Anna à fort Alamo et sa défaite humiliante à San Jacinto –, ce qui n'avait pas ensuite empêché l'armée mexicaine, après avoir acculé Dawson à la reddition, de massacrer trente-cinq de ses hommes, malgré la trêve. Ils ne furent que cinq à échapper aux termes de cette « reddition », dont notre Dawson, qui ne cessa par la suite de parler de vengeance et de répéter qu'il ne ferait plus jamais confiance au drapeau mexicain.

Je l'avais un jour aidé à réparer une clôture, à travers laquelle quelques-unes des vaches de son père avaient pu s'échapper. C'était un jeune homme calme, fort et agréable, qui n'avait que quatre ans de plus que moi – mais il revint de cette expédition Dawson avec un bras en bouillie maintenu par une écharpe de fortune, avec la cicatrice d'un coup de sabre qui lui courait le long de la cuisse, et il n'était plus alors très agréable mais constamment furieux et terrorisé.

Nous savions donc, ou bien nous aurions dû savoir, dans quoi nous nous lancions, mais rien n'aurait pu nous retenir.

Une grande victoire avait été remportée à San Jacinto, et il n'y avait désormais plus aucune raison, sinon l'orgueil et la fureur, de risquer nos vies. Nous aurions dû laisser faire les bandits mexicains. Nous n'aurions jamais dû y aller, lorsque le capitaine Fisher et le capitaine Green étaient venus nous chercher. Et, une fois que nous nous étions engagés dans leur milice, nous aurions dû nous arrêter juste devant le Rio Grande, et faire comprendre au Mexique que nous étions prêts à défendre notre territoire nouvellement gagné, mais nous n'aurions jamais dû pénétrer dans leur pays.

Nous étions cinq cents lorsque nous quittâmes LaGrange ce jour-là – trois cent huit d'entre nous allaient poursuivre pour traverser le fleuve et entrer au Mexique, mais à peine une poignée d'hommes revint au pays. Tout cela se passa il y a cinquante ans, et, chaque fois que des jeunes gens me posent la question, je leur dis que nous ne manquons pas de guerres en ce monde et que les guerres viennent toujours chercher des hommes pour les mener – tout spécialement si vous venez du Texas, né dans la guerre et le sang. Mais les jeunes gens ne posent que rarement la question et ils plongent, tête baissée, dans la guerre.

Je vis à la limite d'une petite ville, et je regarde pleurer les mères, les pères, les sœurs et les frères. Ce n'est pas seulement le sang de l'ennemi ou le leur qu'ils pleurent, c'est aussi le sang du cœur – du cœur qui se dessèche.

Quel plaisir, quelle gloire, quelle joie doit donc apporter la guerre, pour qu'ils y partent tous ainsi ?

Je me souviens avoir eu l'impression que la voix d'une belle femme appelait et qu'un vaste pays d'abondance s'étendait devant moi.

Pourquoi ai-je été un des rares hommes à survivre à ce long périple ? Je ne trouve aucun indice, aucun fragment d'ordre ou de détermination, même si je savais depuis le début – ou presque depuis le début – que j'allais effectivement survivre.

Ai-je vécu depuis de manière à justifier d'avoir été épargné ? Ai-je accompli quoi que ce soit de magnifique, accompli plus que n'auraient pu le faire ceux qui sont morts ? Cinquante ans plus tard – je suis éleveur de bétail, des chèvres, des moutons et des bovins, je fais pousser du maïs et du coton –, je ne vois aucune raison à ma survie, mais, en même temps, je ne vois aucune bonne raison non plus d'avoir franchi la frontière, pour commencer.

La nuit précédant l'arrivée de Green et de Fisher, j'avais été perturbé par mes rêves. Dans le premier rêve, mon ami James Shepherd et moi-même campions au bord de la rivière James, un endroit où nous aimions nous rendre en été pour pêcher le poisson-chat. Nous aurions pu en attraper plus près de chez nous, dans les méandres inférieurs des eaux boueuses du Brazos, mais dans la James, plus en amont dans les collines, l'eau était plus vive et plus claire et le poisson était meilleur. C'était en pays comanche, cela dit, et nous n'y allions habituellement qu'en été, lorsque le Peuple, comme s'appe-

laient les Comanches, était parti dans le nord chasser le bison.

Il n'y avait rien que Shepherd et moi aimions davantage que manger du poisson-chat pêché dans la James. Il n'existait pas de meilleure nourriture, pas de meilleurs moments que ces jours et ces nuits, lorsque nous campions au bord de l'eau claire, pour faire un festin de poisson-chat tout en rêvant à l'allure que pourraient prendre nos vies. James Shepherd devait devenir gouverneur du Texas, ou à tout le moins sénateur, tandis que moi, James Alexander, j'étais moins sûr de mon rôle. J'étais meilleur dans les études, et j'avais pensé un moment devenir médecin. (Shepherd, quant à lui, supportait mal la vue du sang, à tel point que je devais préparer le poisson pour lui, lors de nos repas du matin et du soir.)

Dans ce rêve qui m'était venu au cours de la nuit précédant l'arrivée des capitaines Green et Fisher, Shepherd et moi avons construit une petite hutte en entrelaçant des branches de chêne et de genévrier – un dôme que nous avons tressé et fixé bien serré avec des feuilles et des branches plus petites, et qui avait fini par ressembler au cocon larvaire d'un éphémère. Ce genre de structure nous maintenait au chaud et au sec, même durant les plus violents orages, et nous avons passé d'innombrables nuits dans ces petites huttes, baignant dans le doux parfum du bois de chêne brûlé pour cuire notre repas, ainsi que dans la senteur des buissons de genévrier écrasés avec leurs baies fleurant bon le gin.

Mais, dans ce rêve, nos huttes de terre et de branches étaient en flammes, et ce n'était ni notre

feu de camp ni un éclair qui les avait incendiées, mais un oiseau sombre qui volait dans la nuit, en lâchant des mottes de terre sur chaque hutte. Une ou deux secondes plus tard, les huttes s'embrasaient, éclairant la nuit de leurs flammes vives.

Toutes les huttes de notre enfance étaient là, tous les sanctuaires, et l'oiseau sombre lâchait motte après motte de cette terre riche sur nos abris de branches, qui explosaient les uns après les autres ; et, dans ce rêve, nous nous trouvions parfois dans les huttes, ou alors nous courions pour échapper à l'oiseau géant et aux huttes en feu.

L'oiseau, quel qu'il fût, ne semblait pas s'intéresser à nous personnellement, mais il paraissait déterminé à tout détruire sans aucune raison, et cette indifférence impitoyable rendait la terreur qu'il suscitait à peine moins effrayante.

Je m'éveillai trempé de sueur. Ce rêve avait l'air si réel que je suis sorti de la maison pour voir s'il y avait des incendies dans les environs, mais les chevaux étaient calmes dans l'écurie, seuls quelques vers luisants circulaient dans la prairie, et une chouette murmurait près du ruisseau.

Je me suis assis et ai entouré mes genoux de mes bras, pour regarder les étoiles un long moment, comme si j'attendais quelque chose.

Mon cœur battait la chamade, mais l'univers semblait vaste et calme, intact. Je suis retourné me coucher et, presque immédiatement après m'être endormi, j'ai rêvé le deuxième rêve, un rêve encore plus réel que le premier.

Je me trouvais dans le grenier d'une maison inconnue. D'énormes poutres tombaient en traver-

sant le toit et en fracassant les murs ; même si ces madriers paraissaient dirigés sur moi, je n'avais pas l'impression de courir le moindre danger. Cette fois-ci, lorsque je me suis réveillé, je n'ai pas pu me rendormir, je suis donc sorti et suis resté assis dehors jusqu'à l'aube, en regardant autour de moi et en attendant.

Je crois que j'ai alors compris que je survivrais à bien des épreuves – que certains sont élus sans aucune raison – et la dimension solitaire de cette révélation fut violente et totale, impliquant ma plus grande peur, celle d'être abandonné, d'être laissé en arrière. C'était une peur qui avait sa place dans le monde. J'avais l'impression d'être peut-être mis en demeure de maintenir brûlante une certaine terreur dans mon cœur, jusqu'à ce que l'incendie s'éteigne de lui-même.

Green et Fisher chevauchaient tous les deux des juments baies, de magnifiques bêtes, des butins de guerre. Green, un petit homme au large poitrail, qui paraissait aussi large que haut, avait la jument la plus grande, une monture qui faisait deux paumes de trop pour lui, si bien que même s'il était bon cavalier il ne semblait jamais posséder aucune grâce et donnait l'impression de devoir déployer des efforts considérables pour contrôler sa jument. Fisher était plus grand, il avait un air plus martial et montait un cheval de taille plus moyenne. Lorsque les deux hommes chevauchaient de conserve, l'œil était attiré sur Green, parce que sa monture trop grande, aux jambes raides, virait et reculait, partait subitement au galop ou s'élançait sur le côté comme un crabe

tout en faisant cliqueter son mors. Fisher demeurait immobile devant de tels débordements, ses yeux scrutaient la foule, jusqu'au moment où son regard s'arrêtait sur quelqu'un, comme si cette personne l'avait déçu ou bien trahi. Il regardait alors fixement la personne avec une clémence presque tendre, mais aussi avec une curiosité rageuse et farouche, comme s'il demandait : *Comment avez-vous pu me faire ça ?* Comme s'il remettait alors en question tous les choix que cette personne avait pu faire au cours de son existence.

Ce fut l'un de ces regards qui tomba sur moi ce matin-là, lorsqu'ils entrèrent dans notre ville.

Fisher parut m'étudier pendant des heures, mais cela ne dura évidemment que quelques secondes. Lorsqu'il finit par me libérer de son regard, je me tournai pour chercher James Shepherd et je vis qu'il contemplait le curieux spectacle qu'offrait Thomas Jefferson Green juché sur son imposante jument, qui décrivait des cercles serrés, comme un derviche à la peau cuivrée.

Shepherd me vit et il leva alors la main pour s'engager. Il s'avança d'un pas vers les soldats, qui paraissaient très propres, très nets et très précis – très *vivants* – et je me retrouvai en train de lever la main à mon tour.

Nous ne savions pas, à ce moment-là, que les soldats, des irréguliers, s'étaient arrêtés la veille pour se baigner dans la rivière, pour bien se laver les cheveux et nettoyer leurs uniformes ; ils les avaient suspendus sous le soleil de la fin de l'automne pour les faire sécher, ils avaient brossé et étrillé leurs montures, ils avaient limé leurs sabots en vue du recrutement du

lendemain matin. Nous ne savions pas qu'il ne leur fallait que quarante volontaires de plus pour atteindre le nombre désiré de cinq cents hommes, nombre qui selon eux assurait une force de frappe idéale et légère, à même de se déplacer vite et loin, tout en étant suffisamment importante pour représenter, avec une discipline précise et déterminée, une force formidable et fatale devant l'ennemi.

Nous ne savions pas non plus que la veille au soir, au bivouac, les deux capitaines s'étaient demandé – sans qu'il y ait vraiment eu de discussion – s'ils allaient chercher à LaGrange ces quarante hommes qui leur manquaient encore, ou s'ils allaient plutôt filer vers le nord-ouest et Bastrop.

« Nous n'avons besoin que de quarante hommes, avait dit Fisher. Nous pouvons sûrement trouver quarante hommes à LaGrange.

— Mais Bastrop est une plus grande ville, avait répliqué Green. Et si nous ne trouvons pas ces quarante hommes, alors nous devons aller de toute façon à Bastrop, et nous perdrons deux jours de plus. »

Ils bavardèrent encore un moment, hors de portée de voix de leurs hommes, et ils finirent par se décider en tirant à la courte paille. Si Fisher tirait la brindille la plus courte du poing serré de Green, cela voudrait dire qu'ils prendraient la route toute proche pour LaGrange, alors que la brindille la plus longue signifierait qu'ils se rendraient directement à Bastrop, en contournant LaGrange. Hommes, femmes et enfants –, les fermiers comme les maîtres d'école, les mères comme les pères, les frères comme les sœurs – tous dormirent paisiblement cette nuit-là

à Bastrop, ils ne surent jamais rien, on ne leur demanda jamais de mourir, ils furent épargnés, comme j'allais l'être – mais sans avoir ni le choix ni le défi.

À LaGrange, Fisher et Green trouvèrent quarante-deux volontaires. Ils venaient des différentes classes de la communauté : les analphabètes comme les instruits, les pauvres comme l'élite, les fils de bons à rien, d'hommes politiques, de fermiers, d'employés comme de commerçants. Ce qui brûlait le plus en nous était l'amour du pays, avec ses bosquets de pacaniers sauvages, avec ses daims et ses dindons, avec le lit fertile de la rivière, les bois et les prairies s'étendant à perte de vue.

Il est sûr que nous n'aurions pas connu autant de guerres, si notre pays n'avait pas été aussi chèrement aimé – contre les Indiens à l'ouest, contre le Mexique au sud, tandis que les flots des émigrants venus des Appalaches continuaient à se déverser par petits groupes des hauts plateaux.

Notre ville était alors un peu comme le calme au cœur de la tempête. Nous vivions une sorte d'idylle bucolique, et nous le savions ; chaque matin, l'aube naissante nous trouvait déjà dans les champs, au travail. Et, paradoxalement, ce fut cette existence pastorale, cette paix dans l'œil du tourbillon, qui poussa nombre d'entre nous à abandonner le calme pour s'aventurer dans la tempête. Lorsque j'y repense, je perçois clairement l'ironie et la folie de tout cela, mais à l'époque cela paraissait parfaitement sensé : comme si de telles décisions et de telles notions avaient été prédéterminées.

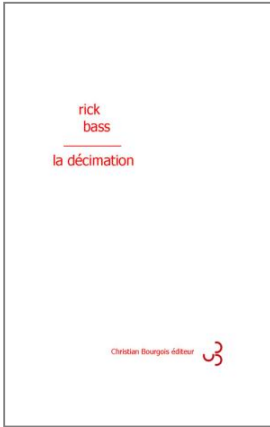
Mes parents étaient des fermiers, c'étaient des Gore et des Lowry venus du Tennessee, dont les ancêtres étaient eux-mêmes venus du Pays de Galles, marquant une pause d'une génération dans le comté de Cork, avant de traverser l'Atlantique. Comme les quarante et une autres nouvelles recrues, j'ai dit au revoir à mes parents en ajoutant que nos commandants nous avaient promis que nous serions de retour dans deux semaines, trois au plus.

Nous prîmes nos armes – carabine, pistolet, ou les deux – et nos munitions, que nous étions toujours très soigneux de ne pas gâcher, nous nous préparâmes un repas à emporter et partîmes cet après-midi-là.

Nous n'étions pas tous jeunes. Le plus vieux était Claudius Toops, un forgeron de soixante ans, qui s'était engagé avec son fils Buster, lui-même âgé de quarante ans, et avec le propre fils de Buster, Andrew, un jeune homme de vingt ans. Mais quels que fussent nos rangs, âges ou places dans la vie, ce soir-là, alors que nous bivouaquions tous ensemble sur les rives du Brazos, nous étions tous de fort belle humeur, unis dans une toute nouvelle fraternité.

Durant les quelques jours précédant le départ de notre expédition, les journaux citèrent régulièrement le président du Texas, Sam Houston, qui disait qu'il n'y avait malheureusement pas de budget pour armer les milices ou les groupes de patriotes comme le nôtre. « Le gouvernement ne promettra rien d'autre que la légitimité de l'expédition et il fournira les munitions nécessaires à la campagne. Les volontaires devront donc se tourner vers la vallée du Rio Grande pour une quelconque rémunération », ainsi

Impression : S.N. Firmin-Didot au Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : janvier 2007
N° d'édition : 1828 – N° d'impression : 00000
Imprimé en France



La Décimation Rick Bass

Cette édition électronique du livre
La Décimation de Rick Bass
a été réalisée le 25 mars 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267018783).
ISBN PDF : 9782267022001.
Numéro d'édition : 1828.